L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, NO. 75, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI MATIN 31 JANVIER.

FEUILLETON.

LE ROI MARTHE

PAR CRISAFULLI.

RIEN N'EST PERDU... L'HOMME QUI EST SAUF!

LETTRE N° 9.

De lady Harrington à sir Evans Percival, à Malte.

Londres, le 21 septembre 1860.

Cher fils,

Quelques lignes seulement en grande hâte.

J'ai enfin reçu votre lettre du 16 septembre. Vous dites en bonne santé, peu importe le reste!

Ici, tout est changé.

Il me revient, de source sûre, que lee Welmingham ont voulu nous jouer encore une fois..

Le projet d'unir nos deux familles par un mariage, n'était qu'un leurre : on avait l'intention de nous endormir, on y a réussi en partie.

J'apprends que la main de miss Welmingham est promise au fils du président de la cour qui nous juge.

Comment d'honnêtes gens peuvent-ils sortir vivants de pareilles intrigues!

Nous y perdrons notre fortune, mon pauvre cher enfant, mais notre loyauté reste intacte! Ne nous plaignons pas!

Votre arrivée en ce moment serait un nouveau triomphe pour nos ennemis.—Partez, puisque votre démission est donnée: Quittez Malte.

Descendez à Paris chez madame de Frailles, qui m'offre pour vous son affectueuse hospitalité. Nous ne serons plus qu'à quelques heures l'un de l'autre, et je pourrai vous faire signe si votre présence me devenait nécessaire.

Hélas! je le crains, mon enfant; c'est moi qui viendrai vous retrouver!

Ce procès perdu, les dettes de la succession payées, nous serons obligés de nous restreindre. Notre fortune réduite à la médiocrité, nous vivrons plus dignement en France qu'en Angleterre.

Quand j'appelais cette réunion de tout mon cœur, je ne soupçonnais guère qu'il nous faudrait la devoir à de si tristes événements!

Les âmes vulgaires seules se laissent abattre par les revers.

Ce n'est pas un homme de votre âge et du votre caractère qui désespère de l'avenir.

Et puis, nous serons ensemble.

A bientôt, mon Evans, mon fils bien-aimé.

JULIA HARRINGTON.

DEUXIÈME PARTIE.

I —

Où don Juan reconnaît que ses amoureuses de la campagne valent bien ses amoureuses de la ville.

Un mois après que sir Evans Percival eut reçu la dernière lettre de lady Harrington, sa mère, la plupart de nos personnages venaient de quitter leurs résidences d'été.

M. de Chantefleurs et sa pièce s'étaient installés dans leur hôtel, rue de l'Université.

Le marquis de Montsoran les avaient suivis fidèlement, suivi lui-même de son fidèle Achate, Hector de Puygaillard.

Madame de Frailles, dont nous aurons prochainement à parler d'une façon détaillée, s'était empressée d'abandonner ses bleuets et ses coquelicots, désireuse de ne pas perdre de vue ses jeux amoureux adorateurs: l'un, Montsoran, son ennemi d'autrefois, l'autre, Puygaillard, sa victime d'aujourd'hui.

Elle avait, du reste, son jeune parent, sir Evans Percival, à patronner; et, pour rien au monde, elle n'aurait manqué à ce patronnage qui devait si bien servir sa rancune personnelle et ses affections de famille.

Evans était attendu d'un jour à l'autre.

Nous ne parlerons que pour mémoire du comte et de la comtesse de Rimesco, qui voyageaient, voyageaient, voyageaient.

En un mot de vie calme et campagnarde, bien des événements, petits comme causes, grands comme effets, s'étaient passés.

L'amour, tout d'abord, ne s'était pas gêné pour faire son siége et s'établir en reine dans le cœur de plusieurs de nos personnages.

Les uns s'étaient mis à aimer; les autres se laissaient aimer.

En somme, nul ne se plaignait de cet état de choses.

Ces prolégomènes posés, nos lecteurs nous permettront de les mener à la gare du Nord, de leur faire prendre le premier train et de les conduire au château de Haute-Fontaine, situé à une petite distance de Creil-sur-Oise, de les engager à monter un élégant escalier de marbre, diminutif du grand escalier de Versailles, et de les introduire dans un vestibule où quatre laquais en livrée de cérémonie se tenaient, l'attente de plusieurs visiteurs au bras.

Nous pourrions bien écouter la conversation de ces messieurs, qui, à coup sûr, nous mettrait au courant de la situation actuelle; mais, comme en ouvrant une porte et en soulevant une tapisserie nous allons nous trouver en face de Monsieur Baptistin, l'intendant du château de Haute-Fontaine, c'est chose parfaitement inutile.

M. Baptistin étant fort loquace de sa nature, sur le compte des autres, bien entendu, nous allons dans quelques instants égrener un chapelet complet de médisances, de calomnies et d'appréciations mensongères qui, malgré tout, ne manqueront pas de nous éclairer tant soit peu dans notre marche encore indécise.

La pièce dans laquelle nous nous trouvons, cette tapisserie une fois soulevée, représente le cabinet de travail de M. l'intendant.

Tout paraît digne, dans ce *bien retiré*, depuis l'ameublement de chêne sculpté et doré par le temps, jusqu'à la cravate de M. Baptistin, éclante de régularité et de blancheur.

On se croirait chez le chef de cabinet d'un ministre ou d'un préfet quelconque.

Un sous-préfet, le Chancelier de l'Université, le Conservateur des Hypothèques, le Receveur des Finances, le Receveur de l'Enregistrement, le Receveur des Domaines, le Receveur des Postes, le Receveur des Contributions indirectes, le Receveur des Douanes, le Receveur des Octrois, le Receveur des Droits réunis, le Receveur des Droits de Navigation, le Receveur des Droits de Pêche, le Receveur des Droits de Chasse